Péninsule n° 74 – 2017 (1)

Michel LORRILLARD

LES INSCRIPTIONS SUR STÈLE DU LĀN NĀ ET DU LĀN XĀNG (XV^e^–XVII^e^ SIÈCLES) *pour une approche nouvelle de l'histoire des royaumes t'ai septentrionaux*[*]

INTRODUCTION

Parmi les principales sources écrites qui permettent d'aborder le passé des anciens royaumes t'ai du Lān Nā et du Lān Xāng[1], on trouve un certain nombre de chroniques, maintes fois remaniées et dont nous connaissons assez bien les ultimes copies[2], mais également des centaines

[*] La substance de cet article a été présentée en anglais sous une forme abrégée durant la 13^e^ session de la conférence internationale des « Thai Studies », à Chiang Mai, le 17 juillet 2017.

[1] Le terme « t'ai » désigne la famille ethnolinguistique à laquelle appartiennent, entre autres populations, les Yuan du nord de la Thaïlande et les Lao de la vallée moyenne du Mékong, ainsi que leurs « cousins » très proches de Sukhothai.

[2] Pour l'historiographie du Lān Nā, *cf.* WYATT, David K., « Chronicle Traditions in Thai Historiography », [*in*] COWAN, C.D & WOLTERS, O.W. eds., *Southeast Asian History and Historiography, Essays Presented to D.G.E. Hall*, Ithaca, Cornell University Press, 1976, pp. 107-122 — mais également les travaux plus récents de V. GRABOWSKY, S. ONGSAKUL et F. LAGIRARDE cités en bibliographie. Pour le Laos, *cf.* LORRILLARD, Michel, « Notes sur l'historiographie lao », *BEFEO*, vol. 86, 1999, pp. 219-232. Depuis une quinzaine d'années, de nouvelles sources manuscrites à caractère historique ont été découvertes et leur étude (en cours) doit donner lieu à une réévaluation de nos connaissances sur la

d'inscriptions sur stèle qui fournissent une quantité d'informations de première main. Les historiens ont toutefois encore peu utilisé ces dernières, probablement parce qu'ils ont eu du mal à les appréhender à la fois dans leur globalité et dans leur diversité. Les sources épigraphiques du Lān Nā et du Lān Xāng relèvent en effet d'un espace très étendu et physiquement hétérogène qui couvre tout le nord et le nord-est de la Thaïlande, l'ensemble du Laos et quelques territoires relevant de la Birmanie. La dispersion géographique de ces documents, les problèmes inhérents à leur édition, et même le fait qu'ils échappent encore pour une part aux programmes d'inventaire, ont très fortement limité leur prise en compte dans la recherche historique sur les *muang* t'ai septentrionaux.

On ne saurait mettre sur le même plan les inscriptions lapidaires de Sukhothai, parentes des inscriptions du Lān Nā et du Lān Xāng, mais qui appartiennent à une aire géographique plus réduite et plus homogène. Elles ont en effet suscité l'intérêt des spécialistes dès le début des études historiques sur l'Asie du Sud-Est[3]. Il faut dire qu'elles sont peu nombreuses, qu'elles sont étroitement liées au passé glorieux et relativement bref (un siècle et demi) de la vieille capitale, et qu'elles fournissent surtout à son sujet la seule documentation écrite existante. Aucune tradition historiographique manuscrite n'a en effet subsisté pour Sukhothai, au contraire de ce qui s'est passé dans les royaumes t'ai voisins. Peut-être faut-il d'ailleurs expliquer cette absence par le fait que les inscriptions sur pierre remplissaient justement, dans une certaine mesure, le rôle des chroniques ? Le mode narratif et la diversité des informations, en particulier sur la geste royale et sur des questions évènementielles, constituent en tout cas une particularité exceptionnelle du corpus épigraphique de Sukhothai qui tranche nettement avec le caractère contextuellement limité, car plus étroitement localisé, des corpus du Lān Nā et du Lān Xāng. Il est ainsi facile de s'expliquer la préférence qui a été accordée jusqu'à présent au premier. Alors que pratiquement toutes les inscriptions de Sukhothai, par leur puissance d'évocation, fournissent des cas d'étude spécifiques[4], les inscriptions du Lān Nā et du Lān Xāng, prises isolément, peuvent apparaître comme des

---

question de l'utilisation de documents écrits dans les relations politiques entre les différents *muang*.

[3] *Cf.* notamment les travaux de G. CŒDÈS, plus particulièrement entre 1917 et 1924.

[4] *Cf.* en particulier les articles d'A.B. GRISWOLD et de P. Na NAGARA constituant les « Epigraphic and Historical Studies », parus d'abord dans plusieurs volumes du *Journal of Siam Society*, puis réunis sous ce titre générique dans un seul volume (1992).

documents empreints d'une certaine sécheresse, dont l'intérêt pour la connaissance historique n'apparaît pas au premier abord. Pour que leur valeur soit pleinement perçue, il est en fait nécessaire de les étudier en série, un travail qui jusqu'à présent était difficile à réaliser sur une large échelle.

I. LA RECHERCHE DES SOURCES

Les études épigraphiques dans les régions t'ai septentrionales ont cependant singulièrement progressé depuis une vingtaine d'années. Un pas décisif a été franchi avec la publication par Hans Penth, Phanphen Khrüathai et Silao Ketphrom du *Corpus of Lān Nā inscriptions* [ประชุมจารึกล้านนา], dont le premier volume, consacré à l'édition d'inscriptions du musée de Chiang Saen, date de 1997. Quinze volumes ont été produits à ce jour, le dernier datant de 2013[5]. Cette collection, dont la poursuite est devenue incertaine avec la disparition de H. Penth et le départ en retraite d'un de ses collaborateurs, ne couvre évidemment pas l'ensemble des sources épigraphiques du Lān Nā, mais elle regroupe une grande partie des inscriptions sur stèle de l'âge d'or du royaume (XV^e et premier quart du XVI^e siècles), les autres étant éditées avec un appareil critique plus réduit dans des publications dispersées[6]. Les premières recherches réalisées de façon systématique sur des inscriptions de l'ancien royaume t'ai-lao du Lān Xāng datent quant à elles de la première moitié des années 1970, avec une thèse de Pierre-Marie Gagneux sur les sources épigraphiques conservées dans la ville de Vientiane et dans sa proximité immédiate[7]. Une décennie plus tard, Dhawaj Poonotoke a nettement

[5] Liste complète en bibliographie.

[6] Les deux volumes (contenant chacun un tome « texte » et un tome « planches ») des *Lanna Inscriptions* [*จารึกล้านนา*], 1992 et 2008, ainsi que l'*Inscriptional History of Phayao* [*ประชุมจารึกเมืองพะเยา*], 1995, rassemblent également un grand nombre de textes d'inscriptions spécifiques au nord de la Thaïlande. Des collections telles que les huit volumes du *Corpus of Inscriptions* [*ประชุมศิลาจารึก*] et le cinquième volume des *Inscriptions of Thailand* [*จารึกในประเทศไทย*], 1986, de même que des revues comme *Silapakorn*, offrent des données plus éparses. Dans son catalogue (vol. 2) des *Northern Thai Stone Inscriptions*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2012, Marek BUCHMANN fournit un précieux outil aux chercheurs en précisant les indications bibliographiques de 239 inscriptions lapidaires. Son glossaire (vol. 1, 2011) et sa grammaire (vol. 3, 2015), basés sur une sélection importante de ces sources, s'avèrent également très utiles. Pour les inscriptions sur Buddha du Lān Nā, il faudra se référer en particulier à A.B. GRISWOLD (1957) et à H. PENTH (1976).

[7] *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne d'après l'épigraphie du royaume de Vientiane (XV^e - XIX^e siècles)*, thèse de doctorat EPHE, Paris, 1975.

élargi le cadre géographique de ce travail en publiant (en thaï) des inscriptions lao du nord-est de la Thaïlande, relevées d'une façon à peu près exhaustive, au moins en ce qui concerne les inscriptions lapidaires[8]. Plus récemment, à partir de 2003, des enquêtes menées dans toutes les provinces du Laos par le centre de Vientiane de l'École française d'Extrême-Orient ont permis de se faire une idée relativement juste du patrimoine épigraphique conservé dans le pays, en particulier sur sa distribution spatiale et sa répartition chronologique[9].

1. Problèmes généraux

Si l'on met à part les tables statistiques et les index effectués dans le cadre du projet d'édition dirigé par Hans Penth[10], le catalogue et le glossaire réalisés par Marek Buchmann[11], ainsi que la prise en compte dans certains travaux de Volker Grabowsky de données épigraphiques[12], il n'existe à l'heure actuelle encore aucune étude synthétique sur les inscriptions lapidaires du Lān Nā et du Lān Xāng[13]. Certaines questions essentielles n'ont même toujours pas été posées, notamment celle des

---

[8] ธวัช ปุณโณทก, *ศิลาจารึกอีสานสมัยไทย-ลาว:ศึกษาทางด้านอักขรวิทยาและประวัติศาสตร์อีสาน* [*Les inscriptions « issanes » de la période thai-lao : études épigraphiques et historiques*], Bangkok, Université Ramkhamhaeng, 1987.

[9] Sur les résultats propres aux sources épigraphiques de ces enquêtes, *cf.* M. LORRILLARD, « Research on the Inscriptions in Laos: Current Situation and Perspectives », [*in*] PERRET, D. ed., *A Panorama of Epigraphy in Southeast Asia*, EFEO (sous-presse). Le centre EFEO de Vientiane prépare actuellement l'édition exhaustive de ces textes, avec un premier volume intitulé *Recueil des inscriptions sur stèle du royaume lao du Lān Xāng*. Pour une vision d'ensemble des vestiges et matériaux retrouvés en R.D.P. Lao : M. LORRILLARD, « Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos », [*in*] GOUDINEAU, Y. & LORRILLARD, M. eds, *Recherches nouvelles sur le Laos*, Études thématiques n° 18, EFEO, Vientiane - Paris, 2008, pp. 113-181.

[10] *Bulletin of the Archives of Lan Na Inscriptions* (5 vol.), Chiang Mai University, 1982-1993; *Index to Lān Nā Inscriptions – Part 1: Persons and Titles* [*ดรรชนีจารึกล้านนา ภาค ๑ : ชื่อและตำแหน่งบุคคล*], Chiang Mai University, 2006.

[11] *Op. cit*.

[12] « Population and state in Lan Na prior to the mid-sixteenth century », *Journal of the Siam Society [JSS]*, vol. 93, 2005, pp. 1-68 ; *Bevölkerung und Staat in Lan Na – Ein Beitrag zur Bevölkerungsgeschichte Südostasiens*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2004.

[13] On trouvera tout de même une excellente synthèse des données qu'apportent les inscriptions du nord de la Thaïlande sur un fait économique important dans PENTH, H., « On Rice and Rice Fields in Old Lān Nā – Texts, Translations, Interpretations », *JSS*, vol. 91, 2003, pp. 90-188. Pour un panorama des inscriptions lao les plus importantes du XVI^{e} siècle, *cf.* LORRILLARD, M., « Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao », *BEFEO* n° 90-91, 2003, pp. 289-348.

modalités qui ont conduit à la formation et au développement de ces deux corpus.

La pratique institutionnalisée de graver des textes sur des supports en pierre ne va pourtant pas de soi. Si elle est obligatoirement le fait d'une société dont l'organisation est élaborée – car elle nécessite un certain nombre de conditions complexes, à commencer par un usage déjà généralisé de l'écriture sur un vaste territoire – elle n'est pas commune à toutes les civilisations. Son apparition n'a été en fait spontanée (on peut alors parler d'invention) que dans les époques historiques les plus anciennes. Par la suite, elle s'est transmise selon un effet de mimétisme, par emprunt à des cultures voisines ou antérieures. Il y a là un phénomène très important à étudier en ce qui concerne en particulier les royaumes de Sukhothai et du Lān Nā, puisque leur culture allogène, constituée au départ par des éléments proprement t'ai et originaires du sud de la Chine, s'est développée dans le nord de la Thaïlande au contact de substrats locaux, mais également d'influences très fortes venues de l'est, du sud et de l'ouest.

La transmission d'une culture à une autre de la pratique épigraphique conduit nécessairement à des modifications. Le terrain dans lequel elle est transplantée doit en tout cas être favorable à son développement. Lorsque l'usage de graver des textes est institutionnalisé, c'est-à-dire qu'il est considéré comme l'un des outils de l'autorité civile, il répond alors à des besoins et à des objectifs précis qui s'inscrivent dans une politique globale et centralisée. Que les conditions nécessaires à sa diffusion et à son impact sur la conscience collective ne soient pas réunies, et il apparaîtra vite artificiel et sans signification réelle. Sa disparition devient alors inéluctable. La pratique épigraphique n'est de toute façon jamais totalement acquise, car elle peut cesser soudainement, alors même que la plupart des structures qui régissent la société concernée continuent à exister. L'étude des sources épigraphiques est donc inséparable de celle du contexte dans lequel elles sont produites. Les inscriptions participent du fonctionnement d'une communauté fortement organisée, et figurent d'ailleurs parmi les témoignages les plus significatifs quant aux tendances qui caractérisent les différentes phases du devenir d'une aire politico-culturelle. Elles fournissent des données réelles et conjoncturelles que le seul recours aux chroniques ne pourrait permettre de percevoir – et que l'historien ne peut donc se permettre de négliger. Dans le cas du Lān Nā et du Lān Xāng, l'étude séparée des deux corpus épigraphiques fournit déjà, dans un premier temps, un grand nombre de données qui éclairent

des aspects structurels de l'histoire respective de ces royaumes, notamment sur des questions économiques et sociétales. L'analyse comparative des deux ensembles peut alors s'ensuivre : en mettant cette fois-ci en évidence aussi bien les éléments qui les rapprochent que ceux qui les distinguent, elle permettra d'affiner considérablement la perception de certains phénomènes en les situant dans un système de références plus complet. La mise en regard des données offre en tout cas à la réflexion historique des perspectives qui justifieraient l'examen conjoint de corpus très similaires, ainsi ceux de la Birmanie voisine pour les périodes équivalentes.

Les données susceptibles d'être comparées dans le cadre d'une étude des corpus lapidaires du Lān Nā et du Lān Xāng peuvent être classées à l'intérieur de deux grandes catégories : il y a celles qui portent sur l'aspect proprement matériel des inscriptions et celles qui concernent l'aspect textuel. D'une certaine façon, on retrouvera dans cette répartition la distinction qui s'opère dans les études académiques entre la critique externe des sources et leur critique interne.

2. Temps et espace

L'aspect proprement matériel est relatif à la stèle inscrite elle-même, c'est-à-dire à l'ancienneté de la facture du support en pierre et de sa gravure, à l'origine géographique du document, et à son apparence physique. Identifier l'ancienneté d'une stèle inscrite, c'est avant tout dater son texte. Dans certains cas, la date de ce texte pourra être nettement postérieure à celle où le support a été apprêté pour la première fois. On verra que cette distinction est essentielle pour comprendre le contexte dans lequel des inscriptions ont été produites – le Lān Nā et le Lān Xāng offrant en effet à ce sujet des situations très différentes.

Dans l'état actuel des connaissances, il n'est pas possible de restituer avec certitude les étapes du processus qui a conduit à l'apparition et à la diffusion d'écritures au Lān Nā. Les inscriptions ne peuvent ici nous renseigner que de façon incomplète, les écrits ayant dû se répandre d'abord par le biais des manuscrits, dont les plus anciens exemples ont disparu depuis longtemps[14]. La situation est plus claire pour le Lān Xāng,

[14] L'origine de l'écriture t'ai civile – en particulier du modèle de Sukhothai qui, d'un point de vue paléographique, semble précéder le modèle *fak-kham* du Lān Nā – reste problématique. On pourra se reporter pour cette question aux hypothèses de H. Penth (1986, 1996). En ce qui concerne l'écriture religieuse *tham*, nous doutons quant à nous de

puisque les systèmes de notation qui s'y diffusent ont manifestement été empruntés au Lān Nā. Cela s'avère certain pour l'écriture religieuse *tham*, dont le modèle, dérivé de l'écriture mône des régions occidentales, n'a pu en aucun cas se former sur les bords du Mékong ; c'est plus que probable également avec l'écriture civile lao qui porte longtemps la marque de l'écriture *fak-kham* des *muang* t'ai septentrionaux[15].

Du point de vue de la chronologie, il apparaît bien en tout cas, sur la base des vestiges retrouvés, que les premières inscriptions relevant du Lān Xāng présentent un retard de près d'un siècle sur celles du Lān Nā, rédigées en écriture *fak-kham*. Si l'on met à part quelques fragments inscrits non datés mais dont la graphie paraît archaïque, de même que la fameuse inscription du Wat Phra Yeun de Lamphun qui relève davantage du corpus épigraphique de Sukhothai, les inscriptions t'ai les plus anciennes retrouvées dans le nord de la Thaïlande datent manifestement de 1411-1412. Il s'agit de témoignages commémorant les actions méritoires d'un important personnage gouvernant à Phayao[16]. Notons qu'il faut attendre ensuite une cinquantaine d'années pour observer véritablement un développement de la production des stèles. Pour le Lān Xāng – si on met également à part deux courtes inscriptions rupestres de Luang Prabang dont la graphie semble témoigner d'un contact avec Sukhothai au début du XIV^e^ siècle, ainsi que deux inscriptions problématiques du centre-Laos dont les données chronologiques sont peut-être indiquées de façon rétrospective[17] – l'inscription datée que l'on peut considérer d'une façon certaine comme étant la plus ancienne figure

---

la thèse officielle qui veut qu'elle dérive directement de l'écriture mône employée à Haripuñjaya (actuelle ville de Lamphun) au tournant du XII^e^ et du XIII^e^ siècle. Utilisée d'abord pour la notation de la langue pâlie sur des manuscrits en feuilles de latanier – qui, à partir du début du XIV^e^ siècle au plus tard, se sont répandus dans le nord de la Thaïlande – il y a de grandes chances pour que cette graphie provienne de Birmanie, probablement des régions mônes côtières, et qu'elle ait été assimilée par les T'ai, au moins ceux du Lān Nā, en même temps que le contenu des textes.

[15] *Cf.* M. LORRILLARD, « Écritures et histoire : le cas du Laos », *Aséanie*, n° 22, 2008, pp. 63-84.

[16] Il s'agit de LB.09 et LB.27 (nous adoptons le système de transcription de cote d'inventaire de M. Buchmann), mais probablement également de BY.47, BY.47 et BY.52 qui sont habituellement rajeunis d'un cycle de 60 ans.

[17] Il s'agit de deux inscriptions de la province de Khammouane : une de Ban Xieng Vang Tai, non loin de l'embouchure de la Sé Bang Fai, portant la date du 8 décembre 1386 (!) ; l'autre érigée devant le That Sikhot, à quelques km au sud de Tha Khaek, indiquant le 17 avril 1494. Toutes deux ont été gravées sur des supports de facture khmère qui ont donc été réemployés.

sur une petite stèle du Muang Sanakham, entre Luang Prabang et Vientiane, sur les bords du Mékong. Elle indique la période 1510-1511 et fait référence au roi Sumphu qui avait dû régner brièvement quelques années plus tôt.

L'emploi de l'écriture *tham* au Lān Nā est probablement plus tardif que celui de l'écriture *fak-kham* – le premier exemple est daté de 1465 et figure sur le piédestal d'une image de Buddha – mais il est attesté sur une feuille d'or gravée qui a été retrouvée à Sukhothai et qui indique l'année 1376. Sur les stèles en langue t'ai, le *tham* n'apparaît guère avant le XVII^{e} siècle (le phénomène est lié au contrôle du Lān Nā par les Birmans), mais il remplace ensuite définitivement l'écriture *fak-kham*. À l'occasion, il pouvait toutefois être utilisé de façon spécifique, avant la conquête de Chiang Mai en 1558, pour noter une courte formule en pâli placée en introduction, comme dans une stèle de Chiang Saen (LB.16) inscrite en 1488. Au Laos, le plus ancien exemple d'écriture *tham* ne date que de 1527 (inscription du Vat Savanthevalok, Luang Prabang), mais il présente la particularité exceptionnelle, par rapport aux inscriptions du Lān Nā de l'époque ancienne, d'être employé pour noter entièrement un texte en langue t'ai. Le fait se reproduira plusieurs fois dans les inscriptions lapidaires du Lān Xāng de la seconde moitié du XVI^{e} siècle. Il serait intéressant de se pencher sur les raisons qui ont conduit certains lapicides à opter pour ce type de transcription plus complexe, puisqu'appliqué à la langue t'ai-lao, il nécessitait l'emploi de nouveaux caractères[18]. L'utilisation de la graphie *tham* dans les stèles réduisait par ailleurs à un certain nombre d'initiés, essentiellement des religieux, l'accès au contenu des textes – ce qui s'avérait dans une certaine mesure contre-productif[19].

Le décalage important qui existe sur le plan chronologique entre les inscriptions des deux royaumes n'est toutefois pas surprenant : la gravure d'actes dans la pierre n'est qu'une des multiples pratiques, porteuses de développement, qui se sont introduites et diffusées le long du Mékong à

[18] Ces nouveaux caractères remontent toutefois à une date plus ancienne et ont dû naître au Lān Nā. Ils sont certainement liés à l'introduction en milieu t'ai de la tradition du *nissāya* (et ses variantes) qui consistait à traduire en langue vernaculaire des textes originellement en pâli (peut-être via une tierce langue comme le môn, le birman, voire le khmer).

[19] Par la suite, c'est toutefois bien l'écriture *tham* qui fut majoritairement employée dans la gravure de manuscrits sur feuilles de latanier. La diffusion de leur contenu s'opérait cependant selon un autre mode, puisque les textes étaient lus par un lettré devant une assemblée, ce qui a certainement aidé au développement des procédés de versification.

partir des *muang* du nord de la Thaïlande. Il est certain qu'elles ont accompagné l'expansion d'une forme renouvelée du bouddhisme, ainsi que l'idéologie royale qui lui était associée[20]. La direction suivie grâce au fleuve était alors à l'inverse de celle qu'avaient prises les traditions indianisées, introduites un millénaire plus tôt[21].

L'examen des témoignages révèle que la pratique de graver des inscriptions sur stèle au Lān Nā atteignit un niveau exceptionnel sous les règnes consécutifs de trois souverains, Tilokarat (1442-1487), Yot Chiang Rai (1487-1495) et Phra Muang Kaeo (1495-1526), une période de quelque quatre-vingts années qui correspond à l'« âge d'or » du royaume. D'une façon intéressante, c'est à partir de la fin du règne de Phra Muang Kaeo que commence au Lān Xāng, avec le début du règne de Phothisarat (1520-1548), une période d'environ cent ans durant laquelle se concentre pratiquement toute la production de stèles inscrites de ce royaume. Si cette époque fut indéniablement marquée par de profondes transformations – il est probable, en particulier, que l'arrivée à partir de 1558 de réfugiés du Lān Nā ait fortement stimulé les énergies – on hésitera en tout cas à la qualifier d'âge d'or. La formule s'appliquera peut-être davantage à la période plus calme du gouvernement de Suriya Vongsa. Il y a pourtant là un paradoxe : ce règne, qui occupe une bonne partie du XVII^e^ siècle et qui s'achève par la désintégration du royaume en trois régions rivales, a laissé très peu de témoignages épigraphiques – et aucun qui mentionne, même implicitement, le souverain. Les chroniques elles-mêmes s'avèrent très lacunaires pour cette époque. On dispose toutefois d'autres types de témoignages qui indiquent que, contrairement aux périodes précédentes, le Lān Xāng jouissait sous Suriya Vongsa d'une certaine prospérité que favorisaient encore son unité et son intégrité territoriale.

Sur le plan quantitatif, on compte au Lān Nā pour la période qui s'étend de 1411 à 1639 (il faut ensuite attendre un siècle et demi pour retrouver de nouveaux témoignages) un peu plus de 120 inscriptions sur stèles datées de façon sûre, plus une cinquantaine environ qui ne portent pas d'indications chronologiques, mais dont plusieurs caractéristiques

[20] LORRILLARD, M., « Insights on the Diffusion of Lao Buddhism », [*in*] LAGIRARDE, F. & KOANATHAKOOL, P.C., eds., *Buddhist Legacies in Mainland Southeast Asia*, Études thématiques, n° 19, 2006, pp. 139-148.

[21] LORRILLARD, M., « Early Buddhism in Laos : Insights from Archaeology », [*in*] SKILLING, P. & MCDANIEL, J. (eds.), *Imagination and Narrative: Lexical and Cultural Translation in Buddhist Asia*, Chiang Mai, Silkworm Books, 2017, pp. 231-264.

attestent l'ancienneté. Pour cette même période, sachant que le premier témoignage certain date de 1510, on compte pour le Lān Xāng quelque 80 inscriptions sur stèle, soit la moitié environ de la production de son voisin du nord[22]. Ce chiffre encore important ne suffit toutefois pas à refléter l'étendue de la différence qui existe entre les sources épigraphiques des deux royaumes, car il masque l'aspect « qualitatif » qui est nettement inférieur dans le cas du Lān Xāng. Il convient en effet de prendre en compte le fait que beaucoup d'inscriptions lao – la moitié de notre corpus environ – se caractérise par la brièveté de leur contenu (avec des textes qui ne dépassent guère la dizaine de lignes), et donc par la pauvreté des informations qu'elles véhiculent.

En ce qui concerne la répartition, les inscriptions du Laos présentent avec celles du nord de la Thaïlande un contraste encore plus saisissant, puisque si les dernières sont distribuées sur un vaste territoire d'une façon relativement équilibrée, les premières se concentrent dans leur très grande majorité (85% environ) dans la province laotienne de Vientiane et les provinces thaïlandaises de Nong Khai et d'Udon Thani, c'est-à-dire à proximité immédiate de la capitale lao. Cette limitation de l'aire d'extension des inscriptions paraît d'ailleurs avoir été constante, puisque les exemples les plus anciens, antérieurs au choix de Vientiane comme ville royale, sont pratiquement tous situés dans la région proche de Luang Prabang, première capitale du Lān Xāng. La différence qui existe à ce sujet entre ce royaume et celui du Lān Nā nous conduit à modifier grandement notre perception des limites atteintes dans chaque espace par l'autorité royale effective.

3. Les accidents de l'histoire

Il est utile, à ce stade, de se demander en quoi les corpus qui nous sont parvenus sont réellement représentatifs d'une situation passée. Les accidents de l'histoire sont nombreux : notre vision ne risque-t-elle pas d'être faussée par la disparition d'un certain nombre de sources, ou tout simplement par le fait qu'une partie importante d'entre-elles n'auraient pas été découvertes ? Il est évident que notre documentation comporte d'importantes lacunes. Il est non moins certain que des témoignages essentiels sur le plan historique ont disparu de façon irrémédiable. On observe d'ailleurs, à partir de comparaisons faites entre les différents

[22] Ce chiffre est tiré de notre propre inventaire, qui réunit les inscriptions lao du Laos et celles du nord-est de la Thaïlande.

corpus locaux, mais également avec d'autres types de sources tels que les vestiges archéologiques et les chroniques, que la « balance » des sources épigraphiques qui sont aujourd'hui à notre disposition est marquée par des déséquilibres et des illogismes, et que ceux-ci sont à l'évidence la conséquence de graves perturbations.

Les capitales des deux royaumes semblent à ce sujet être particulièrement concernées. Il est en effet curieux de noter le peu d'inscriptions t'ai retrouvées à Chiang Mai, par comparaison avec ce qui a été découvert par exemple à Phayao, alors que la ville comptait un très grand nombre de monuments et de temples, et parmi les plus prestigieux. Qu'est-il advenu, par exemple, des inscriptions qui ont très certainement commémoré les fondations et les donations que mentionne la *Jinakālamālī*, une importante chronique religieuse composée au début du XVI^e^ siècle[23] ? Il n'est pas logique en effet que des stèles aient été retrouvées pour des petits temples situés dans les territoires en marge, et que celles-ci n'aient pas existé pour les grands temples citadins dont les chroniques et les vestiges prouvent l'importance. On sait par ailleurs que la production d'inscriptions chute assez brusquement au Lān Nā à partir du milieu du XVI^e^ siècle, et que ce fait est très certainement en rapport avec la longue installation à Chiang Mai d'un pouvoir local contrôlé par les Birmans. Il serait compréhensible que ceux-ci aient profondément modifié et affaibli, ne serait-ce qu'en substituant leur autorité à celle du souverain légitime, les anciens réseaux civils et religieux par lesquels les ordres étaient transmis dans le royaume – et dont les stèles constituaient des enregistrements fiables, par la pérennité et la fixité de leur support. Si l'altération de l'appareil politique et administratif traditionnel, à partir de 1558, entraîna au Lān Nā la disparition de la pratique qui consistait à graver dans la pierre des ordonnances fixant les rapports locaux entre les affaires civiles et religieuses, les actes antérieurs, par contre, demeurèrent physiquement dans la plus grande partie du territoire, où ils n'avaient de toute façon plus d'utilité. À Chiang Mai, il n'était cependant guère difficile de faire disparaître les documents anciens qui pouvaient encore constituer une gêne pour le nouveau pouvoir. Ceux-ci renforçaient en effet le souvenir d'une autorité légitime fortement ancrée dans la conscience collective – celle de la dynastie de Mangrai – et présentaient à ce titre un danger. Ils justifiaient par ailleurs des privilèges que les

[23] CŒDÈS, G., « Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental », *BEFEO,* t. XXV-1, 1925, pp. 1-201 ; JAYAWICKRAMA, N.A. (trad.), *The Sheaf of Garlands of the Epochs of the Conqueror*, London, Pali Text Society, 1978, 235 p.

nouveaux maîtres trouvaient sans doute avantage à faire disparaître. Il ne serait guère étonnant alors qu'un certain nombre de stèles de la capitale antérieures à la conquête birmane aient été tout simplement détruites[24].

Il est manifeste qu'à Vientiane beaucoup de stèles inscrites disparurent également, même si les circonstances qui aboutirent à ce résultat furent très différentes. Si l'on met à part trois inscriptions liées au That Luang, un monument qui se trouve déjà en marge de la ville (en-dehors de la première enceinte), aucun des actes commémorant dans la pierre les fondations et donations relatives aux grands temples de la capitale, antérieurement au XIX^{e} siècle, n'a été conservé. Des stèles liées à des temples moins importants ont pourtant été retrouvées à l'extérieur des enceintes. On sait que les troupes siamoises, à la suite de leur seconde prise de la ville, en 1828, la détruisirent totalement, afin de mieux s'assurer de la disparition définitive de sa puissance. Il est probable que nombre d'inscriptions subirent à ce moment-là le même sort que les autres insignes du pouvoir lao, au nombre desquels les chroniques de la capitale : elles furent vouées à la destruction. On connaît au moins un exemple où les troupes victorieuses emportèrent sur la rive droite une grande stèle inscrite, celle du Vat Ho Phra Kèo (alors toute récente et probablement d'inspiration siamoise), comme elles le firent pour les populations et bon nombre de manuscrits.

Les modifications plus ou moins brutales du contexte historique ne sont parfois perceptibles qu'en raison du « creux » que l'absence soudaine de certains types de sources révèle dans la documentation existante. C'est parce que les petites inscriptions périphériques ont subsisté que le manque de présence des grandes inscriptions apparaît criant. De même, c'est parce que l'on possède des inscriptions nombreuses et largement distribuées pour les règnes de Setthathirat (1548-1571) et un peu plus tard celui de son fils Hno Muang (1590-1596), que l'on perçoit mieux les difficultés ou les caractères différents des règnes intermédiaires ou postérieurs, comme celui de Suriya Vongsa (1637-1694 ?).

[24] Il est à noter que c'est le règne très long et riche en événements de Tilokarat qui suscite le plus d'interrogations : le nombre d'inscriptions y est anormalement bas si on le compare à celui des règnes de ces deux successeurs, et présente en outre un déséquilibre sur le plan géographique. Les raisons politiques ne sont peut-être pas ici seules en cause. Elles pourraient également être d'ordre religieux et liées aux distinctions qui s'opérèrent entre les sectes.

II. L'OBJET

On ne saurait oublier dans la critique externe des inscriptions sur stèle du Lān Nā et du Lān Xāng les questions relatives à leur support même. Celles-ci offrent des enseignements qui permettent d'approcher avec beaucoup plus de justesse les contextes dans lesquels ces écrits ont été fixés. Il suffit de visiter un des musées où sont conservées des inscriptions du Lān Nā, tels ceux de Chiang Saen, Phayao ou Lamphun, pour se rendre compte de la qualité d'exécution de ces documents dans le royaume.

Il serait certainement profitable de procéder à une analyse comparative détaillée et exhaustive des formes de toutes les stèles retrouvées à ce jour. Ceci permettrait notamment d'identifier des lieux de production – et par là-même de retrouver la provenance de documents qui ont été souvent déplacés – mais également d'étudier les phénomènes d'influence entre les différents ateliers, ainsi que les réseaux de transmission de certaines pratiques. Une telle recherche devrait idéalement prendre en compte des aspects de la géographie physique, puisque le matériau des stèles est extrait de régions qui peuvent être identifiées. Les analyses minéralogiques des inscriptions du Cambodge montrent déjà tout l'intérêt que présente ce type d'investigations. On se rendra alors peut-être compte que comme pour ces dernières, les pierres apprêtées en pays t'ai pour la gravure, résultats du travail de véritables spécialistes, ont beaucoup voyagé avant même que l'inscription soit rédigée.

La stèle elle-même était déjà certainement un produit manufacturé à haute valeur ajoutée. Il ne serait guère étonnant, à ce sujet, que la région de Phayao ait occupé une place particulière dans la production des objets en pierre : c'est dans cette province en effet que l'on a retrouvé le plus grand nombre de stèles ; celles-ci se distinguent généralement par leur taille, par leurs variétés de formes et par leur qualité ; il semble également que ce soit là qu'aient été produits des exemples d'inscriptions t'ai parmi les plus anciens du Lān Nā ; on y trouve enfin une production tout à fait spécifique, celle d'images du Buddha en pierre, qui ont peut-être concurrencé dans cet important *muang* les images du Buddha en bronze.

À Phayao, comme à Phrae et à Nan, où de très anciens vestiges épigraphiques ont été également retrouvés, il est probable que l'influence de Sukhothai a été déterminante. On note d'ailleurs une certaine correspondance entre les importantes stèles à quatre faces que l'on trouve

dans ce dernier royaume et plusieurs exemples retrouvés à Phayao. Il convient toutefois de se souvenir que l'ancienne ville mône de Haripuñjaya (actuelle Lamphun) proposait elle aussi des modèles de stèles inscrites, et que celles-ci par leur taille massive exercèrent sans doute une grande impression sur les artisans t'ai, au moins ceux de la région de Chiang Mai. Il reste que la production de ces inscriptions mônes semble avoir été limitée à une courte période, au tournant du XII^{e} et du XIII^{e} siècle, et qu'une interruption de la pratique durant près de deux siècles a bien pu se produire.

Si nous passons maintenant à l'étude des documents lapidaires du Lān Xāng, nous sommes bien forcés de reconnaître que les modalités de la production semblent y avoir été bien différentes. Dans leur grande majorité, les stèles inscrites du royaume lao montrent en effet une qualité d'exécution qui est nettement inférieure à celle des stèles du royaume t'ai du nord. Elles diffèrent par leur taille, par la régularité de leur forme, mais aussi par une façon imparfaite d'apprêter la pierre qui rendait le travail ultérieur de la gravure beaucoup plus difficile. Si nous possédons quand même une vingtaine d'exemples où le travail de sculpture de la pierre a été réalisé avec le souci plus net d'aboutir à un bel objet, différents indices nous montrent toutefois que ceux-ci ne relèvent manifestement pas de la main d'œuvre lao. Nous constatons en effet plusieurs cas où les graveurs du Lān Xāng ont réutilisé de façon certaine des supports préexistants, sculptés plusieurs siècles auparavant par des artisans d'une culture différente. Parmi ces supports, on citera en particulier le *sema* de facture mône, objet caractéristique qui s'est répandu durant toute la seconde moitié du premier millénaire dans une grande partie de la vallée moyenne du Mékong. Ce type de borne rituelle, souvent orné de l'image stylisée d'un *stūpa*, a été retrouvé en grand nombre dans la plaine de Vientiane et sur la rive qui lui fait face[25]. Il suffisait alors aux lapicides lao qui les réemployaient de bûcher totalement ou en partie le décor en bas-relief de facture mône et de graver un texte sur la surface libérée. Un certain nombre de stèles inscrites ont pu ainsi être produites rapidement au Lān Xāng, sans que les opérations

[25] LORRILLARD, M., « La plaine de Vientiane au tournant du second millénaire : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (II) », *BEFEO*, vol. 100 (daté 2014), EFEO, Paris, 2016, pp. 38-107 ; « Vientiane et le Mékong : situation de la ville dans l'espace régional et la longue durée », [*in*] CLÉMENT-CHARPENTIER, S. & al., eds., *Vientiane, architectures d'une capitale – Traces formes, structures, projets*, Les cahiers de l'Iprauss, éd. Recherches, Paris, 2010, pp. 33-50.

techniques de préparation de la pierre, dont la maîtrise semble avoir échappé aux sculpteurs lao (ceux-ci ont prouvé par contre leur habilité dans le travail du bronze à partir du XVII^e^ siècle), aient dû être effectuées. Il est fort probable, par ailleurs, que la production d'inscriptions au Lān Xāng durant la seconde moitié du XVI^e^ siècle ait bénéficié de l'arrivée dans le royaume de sculpteurs sur pierre et de lapicides qui fuyaient le Lān Nā. Il est en effet significatif que les plus belles réalisations de stèles se concentrent sous les règnes de Setthathirat et de ses successeurs immédiats, et que l'influence du nord s'y manifeste déjà par la rhétorique et par le style d'écriture employés. Ces spécialistes de la gravure sur pierre étaient peut-être ces « *phan nangseu* » dont la référence apparaît si fréquente dans les inscriptions du Lān Nā. Une autre caractéristique propre à prouver l'influence exceptionnelle des traditions de ce royaume sur celles du Lān Xāng est l'emploi d'un système calendaire très riche, où des données textuelles se mêlent à des données graphiques (avec l'emploi du disque horoscopique), toutes étant basées sur des calculs complexes qui nécessitaient encore une fois le recours à des spécialistes[26]. Les données calendaires lao apparaissent toutefois spécifiques, puisqu'en raison de la distribution géographique plus limitée des inscriptions, elles n'offrent pour référence qu'un seul système de comptage des mois, à la place des trois systèmes qui étaient en usage dans le nord de la Thaïlande. Il se pourrait alors que l'emploi de ce système unique, identique à celui de Sukhothai, trahisse également l'influence ancienne de ce royaume.

III. LE TEXTE

La comparaison des corpus épigraphiques du Lān Xāng et du Lān Nā au prisme de la critique interne, c'est-à-dire à celui de l'analyse des textes, est évidemment celle qui montre le plus grand nombre de résultats. La recherche sur ces corpus étant encore dans sa phase initiale, on se contentera pour l'instant d'exposer quelques observations générales.

Les inscriptions sur stèle du Lān Nā et du Lān Xāng ont dans leur très grande majorité un objet identique : il s'agit avant tout d'enregistrer (plutôt que de commémorer) l'offrande à un sanctuaire, nouvellement créé ou déjà ancien, de terres, de ressources humaines et de produits du

[26] EADE, J.-C., *The Thai Historical Record – A Computer Analysis*, Tokyo, The Toyo Bunko, 1996, 265 p.

travail. La communauté religieuse voit ainsi abandonné à son profit, de façon présentée comme irrévocable, un ensemble de droits détenus en principe par le souverain. La rhétorique utilisée dans les inscriptions sur stèle fait presque toujours état d'un acte de piété envers la religion – une motivation que l'on retrouve également dans d'autres types d'inscriptions, notamment celles qui sont gravées sur les images de Buddha. Mais dans ce dernier cas le donateur formule ses aspirations avec ferveur et sincérité – il attend que le mérite attaché à son offrande lui apporte de grandes récompenses – alors que dans le premier cas le discours se conforme à un modèle rigide et conventionnel, où l'intention individuelle est en grande partie masquée par une action collective. La motivation première de l'offrande à un sanctuaire n'est donc pas d'ordre eschatologique – et elle n'est pas non plus personnelle, même si le mérite de l'action est censé revenir en premier lieu au souverain ou à un de ses proches[27]. Il apparaît qu'elle répond davantage à des préoccupations civiles que religieuses. Le caractère laïc de la formulation l'emporte d'ailleurs toujours, sauf dans quelques cas exceptionnels, et le contenu de l'inscription apparaît avant tout marqué par des considérations matérielles. L'emploi de l'écriture *fak-kham* pourrait lui-même suffire à prouver que les objectifs dépassent le monde proprement religieux et qu'ils ressortissent en premier lieu de pratiques d'ordre séculier, liées au fonctionnement de la société. L'acte qu'enregistre et que pérennise l'inscription apporte à la communauté religieuse la garantie de moyens de subsistance, voire d'un niveau de ressources suffisamment important pour une expansion rapide de son influence. De ce fait, il permet également au pouvoir royal d'assurer son autorité dans des terres éloignées. Davantage que par ses représentants, qui appartiennent à un appareil fragile que les événements peuvent facilement atteindre et démanteler, la présence du souverain trouve à s'inscrire concrètement dans le territoire par l'implantation d'un puissant réseau de monastères qui, à leur façon, jouent le rôle de relais et de transmission de la politique centrale.

Les inscriptions sur stèle peuvent ainsi être assimilées à de véritables actes administratifs. Cette fonction est d'ailleurs pleinement signifiée par le terme « *ājñā* » (le pouvoir, par extension l'ordonnance), associé à la personne royale, qui apparaît à plusieurs reprises dans les stèles du Lān Nā (on trouve aussi la formule « *rājā ongkān* ») – et qui est ensuite

[27] La mention courante et donc forcément significative dans les inscriptions du Lān Nā du rôle actif de la reine (en particulier de la reine-mère), sur une période de plusieurs décennies, est un fait qui mérite une attention particulière.

employé d'une façon quasi systématique dans les plus belles inscriptions du Lān Xāng, dont il sert à indiquer dès les premières lignes l'autorité supérieure et inviolable. Dans un certain sens, on peut d'ailleurs dire que les stèles lao, par le caractère stéréotypé que prend rapidement leur formulation, apparaissent moins ambiguës que les stèles t'ai du nord, où la référence à l'autorité royale n'est pas exprimée avec autant de poids (dans les premières inscriptions, le droit d'accorder des terres ne semble d'ailleurs pas être le seul fait du souverain). On pourra toutefois s'interroger sur le type de réalité que ces différences de rhétorique recouvraient réellement. Si les inscriptions du Lān Nā donnent l'impression que l'intervention royale était parfois lointaine, celle-ci avait-elle pour autant un impact moindre qu'au Lān Xāng, où la formulation conventionnelle et rigide des inscriptions tend à la présenter comme omniprésente et toute puissante ? Nous ne touchons là qu'à un des aspects du problème, car la distinction de style entre les inscriptions t'ai du nord et les inscriptions lao est en vérité beaucoup plus importante. Les premières – privilégiant le mode narratif et une expression libre qui conduit d'ailleurs parfois à des difficultés d'interprétation – fournissent pendant plus de cent cinquante ans une masse d'informations contextuelles qui débordent souvent le cadre local : il en ressort alors une impression de vie et de mouvement qui donne à chaque texte un caractère absolument unique. Les inscriptions lao, qui suivent d'abord cette tendance avec quelques exemples datés du règne de Phothisarat et de Setthathirat, se conforment quant à elles très vite à un modèle figé, où les informations particulières ne concernent plus guère que des mesures, des valeurs et des noms de personnes. Il est alors légitime de se demander si cette uniformisation et cette simplification du discours ne correspondent pas en fait à une sclérose de la pratique, comme si cette dernière n'avait en fait pas trouvé à véritablement s'acclimater au Lān Xāng. Les chartes royales gravées dans la pierre à l'intention des sanctuaires disparaissent en tout cas en milieu lao au milieu du XVII^e^ siècle, alors qu'aucun bouleversement extérieur, comme au Lān Nā, ne vient expliquer ce phénomène[28].

[28] Le cas du royaume phuan du plateau de Xieng Khuang est peut-être à considérer dans cette optique. Même si nombre de vestiges ont disparu à l'occasion des terribles guerres qui ont ravagé ce territoire, certaines ruines de monuments bouddhiques, et dans une certaine mesure les chroniques historiques, témoignent encore de la richesse et de la grandeur passées de cette culture régionale, que la géographie physique favorisait d'ailleurs particulièrement. Aucune stèle inscrite n'y a cependant été retrouvée. Il est possible que la pratique de graver des actes dans la pierre n'ait pas trouvé dans cet espace

L'équilibre dont font preuve les stèles inscrites du Lān Nā du point de vue de leur distribution dans l'espace est confirmé par celui qui caractérise leur contenu, puisqu'une qualité de discours à peu près similaire est observable à peu près partout, prouvant de ce fait l'homogénéité sur un vaste territoire de pratiques culturelles et d'un modèle de société. Les inscriptions du Lān Xāng ne permettent pas de tirer les mêmes conclusions, car elles se limitent à une petite partie de la surface occupée par le royaume – et montrent par ailleurs des différences dans la qualité du contenu qui laissent supposer des écarts importants en ce qui concerne à la fois la pratique de l'écrit, la composition sociale et la représentation locale du pouvoir.

Les modes narratifs et descriptifs employés dans les inscriptions du Lān Nā nous permettent d'approcher d'une façon relativement précise le contexte dans lequel ces documents ont été produits. Le nombre de références qui sont faites non seulement à des personnages mais également à différents types de position ou à des titres montre – davantage encore que dans les chroniques – une organisation sociale particulièrement développée. Le travail d'indexation effectué par Hans Penth[29] et son équipe fournit à cet égard une matière précieuse pour la recherche, puisque sur la base de 270 inscriptions (comprenant des supports autres que les stèles et débordant le cadre chronologique de l'âge d'or du Lān Nā), quelque 5260 références à des noms et à des titres ont pu être enregistrées. Si l'analyse de cette énorme quantité de références reste à faire, il est en tout cas certain que le plus grand nombre d'entre elles s'attachent à des individus qui trouvaient leur place dans un système hiérarchisé et hautement organisé, et que chacun d'eux relayaient selon ses compétences et ses attributions les dispositions d'une politique qui était menée pour une grande part depuis la capitale. Les inscriptions lao du XVI^{e} siècle n'offrent quant à elles qu'un pâle reflet de ce système, dont les fondements étaient toutefois inhérents au mode d'organisation des T'ai. Elles font bien référence à quelques grands seigneurs, comme le font également les chroniques, mais elles ne laissent jamais apparaître l'existence d'un véritable corps d'agents de l'autorité royale et d'intermédiaires affectés à des actions d'encadrement, comme cela ressort du corpus épigraphique du Lān Nā. Il semblerait que le Lān Xāng n'ait en fait jamais connu l'appareil institutionnel riche et complexe qui

encore plus en marge que celui du Lān Xāng les conditions nécessaires à son développement.

[29] *Op. cit.*

s'est à l'évidence développé chez son puissant voisin, manifestement parce que les conditions nécessaires à son existence n'étaient pas réunies.

Il serait intéressant de pouvoir évaluer la part réelle que tenaient les donations et l'accord de privilèges dans la politique royale, ainsi que leurs conséquences économiques. S'il est fort peu probable que le domaine du souverain ait souffert de l'abandon de terres, il n'en fut peut-être pas de même en ce qui concerne les bénéfices seigneuriaux, étant donné l'insistance que les inscriptions mettent à prévenir, à grand renfort de formules imprécatoires, tout détournement des donations royales au profit des pouvoirs locaux.

Les données matérielles diverses qui nous sont fournies dans le cadre des donations faites aux sanctuaires nous renseignent d'une façon plus large sur différents aspects de la situation économique dans les deux royaumes, notamment sur les capacités de production, sur le type de récoltes, sur leur valeur, sur la quantité de main d'œuvre, etc. La confrontation des corpus du Lān Nā et du Lān Xāng apportera là aussi des éléments précieux pour distinguer les deux royaumes sur la question importante de leur mode de subsistance, et en particulier sur la part occupée par la riziculture. Il apparaît déjà certain que cette dernière n'atteignit jamais, sur les bords du moyen-Mékong, des niveaux de production comparables à ceux que les avantages géographiques et l'organisation humaine rendaient possibles dans les grandes plaines qui entouraient par exemple Chiang Mai et Chiang Rai. Les questions relatives à l'artisanat et au commerce ne peuvent quant à elles être renseignées avec autant de précisions. Mais les inscriptions montrent qu'une économie monétaire existait aussi bien au Lān Nā qu'au Lān Xāng, au moins sous une forme rudimentaire. Il convient toutefois de s'interroger sur la signification réelle des chiffres qui sont indiqués par les scribes, en particulier lorsque ceux-ci atteignent plusieurs milliers d'unités.

La thématique la plus évidente qu'exposent les corpus épigraphiques du Lān Nā et du Lān Xāng concerne toutefois bien sûr la situation qu'occupent dans les sociétés t'ai locales les communautés religieuses, ainsi que la façon dont sont garanties à la fois leur subsistance et leur position. Si l'on met à part l'extension moindre atteinte par le réseau monastique en milieu proprement lao, il semble qu'en ce qui concerne les questions matérielles il n'y ait pas eu de différences flagrantes entre les temples du Lān Nā et du Lān Xāng. Les inscriptions du royaume t'ai du

nord évoquent toutefois un certain nombre de questions relatives à des pratiques rituelles – par exemple la pose de *semā* – qui sont absentes dans les inscriptions du bord du Mékong. Les religieux lao ont sans doute reçu des échos des divergences qui amenèrent le *saṅgha* du Lān Nā à se séparer en des *nikāya* distincts, mais aucune source à notre disposition ne montre de situation semblable au Lān Xāng – sauf celles qui attestent la détermination de Phothisarat à purifier la religion dans un temple de Luang Prabang et dans les monastères de Vientiane[30]. D'une façon générale, il semble d'ailleurs que la communauté monastique lao ait reçu avec un certain retard, et de façon incomplète, les traditions scolastiques qui valurent au bouddhisme t'ai du nord sa très grande réputation. La prise en compte des inscriptions du Lān Nā apporte toutefois à ce sujet un utile contrepoids aux chroniques religieuses qui ont peut-être, jusqu'à présent, biaisé en partie notre vision de l'histoire des différentes communautés bouddhiques. Il n'est pas sûr en effet que les mouvements les plus réformistes aient eu dans l'ensemble du royaume l'impact déterminant que certains textes, comme la *Jinakālamālī* et les différentes versions du *Mūlasasāna* tendent à suggérer. D'une façon générale, les inscriptions du Lān Nā semblent en effet montrer une grande homogénéité dans les pratiques, et la polémique y est absente. Si des controverses ont certainement agité le clergé à certains endroits et à certains moments, leur trace dans l'épigraphie est en tout cas loin d'être évidente. Sur cette question, c'est l'analyse des manuscrits religieux et de leur diffusion, à peine ébauchée, qui devrait apporter les meilleurs éclaircissements.

CONCLUSION

Les corpus épigraphiques du Lān Nā et du Lān Xāng représentent pour la connaissance historique de ces royaumes un potentiel documentaire tout à fait exceptionnel, dont l'analyse est maintenant possible et nécessaire. Du point de vue de l'histoire factuelle, qui a largement prévalu jusqu'à aujourd'hui, ils présentent l'intérêt extraordinaire de confirmer d'une façon générale la chronologie exposée par les traditions historiographiques locales, en particulier celles de Chiang Mai, Luang Prabang et Vientiane. Mais elles complètent également les chroniques en

[30] Inscription inédite du Vat Savanthevalok ou Vat Sangkhalok, Luang Prabang, 1527 (les chroniques se font l'écho de cette volonté du roi, dictée semble-t-il par un important dignitaire religieux) ; inscription n° 2 du Vat Daen Muang, Phon Phixay, 1535 (*cf.* POONOTOKE, *op. cit.* pp. 236-240).

fournissant des données précises qui, par leur nombre et leur répartition à la fois géographique et chronologique, permettent d'approcher les contextes économiques et sociaux passés de ces royaumes. Si toutes les périodes ne peuvent être traitées de la même façon, il est en tout cas possible pour certaines époques, comme par exemple les quarante années qui couvrent les règnes de Phra Yot Chiang Rai et Phra Muang Kaeo, au tournant du XV^e et du XVI^e siècle, de réunir suffisamment d'informations pour se livrer à une approche macroscopique et proposer une image vivante de la société locale dans certains de ses aspects essentiels, notamment économiques et sociaux. Il y a en tout cas un intérêt certain à étudier chacun des deux corpus au miroir de l'autre : leurs similitudes, comme les différences qu'ils mettent en évidence, contribuent à affiner d'une façon importante notre vision des équilibres politiques, économiques et culturels qui ont caractérisé les différentes phases de l'histoire régionale des peuples t'ai-lao.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES

1. Sources en thaï

เกรียงศักดิ์ ชัยดรุณ [Chaidarun, Kriangsak], *จารึกที่ค้นพบใหม่ ในเมืองพะเยา* [*Newly discovered inscriptions in Phayao*], พะเยา, วัดศรีโคมคำ, ๒๕๕๒ [Phayao, Wat Sri Khom Kham, 2009].

จารึกในประเทศไทย เล่ม ๕ *อักษรขอม อักษรธรรม และอักษรไทย พุทธศตวรรษที่ ๑๙-๒๔* [Inscriptions of Thailand, vol. 5, *Khmer, Tham and Thai Scripts, Buddhist Era 19^th-21^th*], หอสมุดแห่งชาติ กรมศิลปากร, กรุงเทพฯ, ๒๕๒๙ [National Library, Krom Silapakorn, Bangkok, 1986].

จารึกล้านนา ภาค ๑ เล่ม ๑ *จารึกจังหวัดเชียงราย น่าน พะเยา แพร่* [*Lanna Inscriptions*, part I, vol. I, *Inscriptions from Chiang Rai, Nan, Phayao and Phrae - Texts*], ประเสริฐ ณ นคร [และคณะ] : บรรณาธิการ, มูลนิธิเจมส์ เอช ดับเบิ้ลยู ทอมป์สัน, กรุงเทพฯ, ๒๕๓๔ [Prasert Ṇa Nakhon & al. eds, James H.W. Thompson Foundation, Bangkok, 1991].

จารึกล้านนา ภาค ๑ เล่ม ๒ *ภาพจารึกจังหวัดเชียงราย น่าน พะเยา แพร่* [*Lanna Inscriptions*, part I, vol. II, *Inscriptions from Chiang Rai, Nan, Phayao and Phrae - Plates*], ประเสริฐ ณ นคร [และคณะ] : บรรณาธิการ, มูลนิธิเจมส์

เอช ดับเบิ้ลยู ทอมป์สัน, กรุงเทพฯ, ๒๕๓๔ [Prasert Ṇa Nakhon & al. eds, Bangkok, James H.W. Thompson Foundation, 1991].

จารึกล้านนา ภาค ๒ เล่ม ๑ จารึกจังหวัดเชียงใหม่ ลำปาง ลำพูน และแม่ฮ่องสอน [Lanna Inscriptions, part II, vol. I, *Inscriptions from Chiang Mai, Lampang, Lamphun and Mae Hong Son - Texts*], ประเสริฐ ณ นคร [และคณะ] : คณะทำงาน, กรมศิลปากร, กรุงเทพฯ, ๒๕๕๑ [Prasert ṇa Nakhon & al. eds, Bangkok, Krom Silpakorn, 2008].

จารึกล้านนา ภาค ๒ เล่ม ๒ จารึกจังหวัดเชียงใหม่ ลำปาง ลำพูน และแม่ฮ่องสอน [*Lanna Inscriptions*, part II, vol. II, *Inscriptions from Chiang Mai, Lampang, Lamphun and Mae Hong Son - Plates*], ประเสริฐ ณ นคร [และคณะ] : คณะทำงาน, กรมศิลปากร, กรุงเทพฯ, ๒๕๕๑ [Prasert ṇa Nakhon & al. eds, Bangkok, Krom Silpakorn, 2008].

จารึกสมัยสุโขทัย [*Inscriptions from the Sukhothai Period*], กรมศิลปากร, กรุงเทพฯ, ๒๕๒๗ [Bangkok, Krom Silapakorn, 1984].

ดรรชนีจารึกล้านนา ภาค ๑ : ชื่อและตำแหน่งบุคคล [*Index to Lān Nā Inscriptions*, part I, *Persons and titles*], ฮันส์ เพนธ์ ; ศรีเลา เกษพรหม ; อภิรดี เตชะศิริวรรณ — คลังข้อมูลจารึกล้านนา สถาบันวิจัยสังคม มหาวิทยาลัยเชียงใหม่, ๒๕๔๙ [PENTH, Hans, KETPHROM Silao ; TECHASIRIWAN, Apiradee — Archives of Lān Nā Inscriptions, Social Research Institute, Chiang Mai University, Forth edition, 2006].

ธวัช ปุณโณทก [Poonothoke, Dhawaj], *ศิลาจารึกอีสานสมัยไทย-ลาว: ศึกษาทางด้านอักขรวิทยาและประวัติศาสตร์อีสาน* [*Les inscriptions « issanes » de la période thai-lao : études épigraphiques et historiques*], Bangkok, Université Ramkhamhaeng, 1987.

ประชุมจารึก ภาคที่ ๘, จารึกสุโขทัย [*Corpus of Inscriptions*, part 8, *Inscriptions of Sukhothai*], กรมศิลปากร, กรุงเทพฯ, ๒๕๔๘, [Bangkok, Krom Silapakorn, 2005].

ประชุมจารึกเมืองพะเยา [*Inscriptional History of Phayao*], สุจิตต์ วงษ์เทศ : บรรณาธิการ, พิเศษ เจียจันทร์พงษ์ : ชำระและอธิบาย, กรุงเทพฯ, สำนักพิมพ์มติชน, ๒๕๓๘ [Wongthet, Suchit ed, Bangkok, 1995].

ประชุมจารึกล้านนา [*Corpus of Lān Nā Inscriptions*], ฮันส์ เพนธ์ ; พรรณเพ็ญ เครือไทย ; ศรีเลา เกษพรหม ; ชัปนะ ปิ่นเงิน ; ศราวุธ ศรีทา ; อภิรดี เตชะศิริวรรณ — คลังข้อมูลจารึกล้านนา สถาบันวิจัยสังคม มหาวิทยาลัยเชียงใหม่, [PENTH, Hans ; KHRÜATHAI, Phanphen ; KETPHROM, Silao ; PIN'NGŒN, Chapana ; SITHA, Sarawut ; TECHASIRIWAN, Apiradee eds., *Archives of Lān Nā Inscriptions*, Social Research Institute, Chiang Mai University] :

— เล่ม ๑ : *จารึกในพิพิธภัณฑ์ฯ เชียงแสน* (๒๕๔๐), [vol. 1 : *Inscriptions in the Chiang Sän Museum*, 1997].

— เล่ม ๒ : *จารึกพระเจ้ากาวิละ พ.ศ. ๒๓๓๔-๒๓๕๗* (๒๕๔๑) [vol. 2 : *King Kāwila Inscriptions*, 1998].

— เล่ม ๓ : *จารึกในพิพิธภัณฑ์ฯ ลำพูน* (๒๕๔๒) [vol. 3 : *Inscriptions in the Lamphun Museum*, 1999].
— เล่ม ๔ : *จารึกในพิพิธภัณฑ์ฯ เชียงใหม่* (๒๕๔๓) [vol. 4 : *Inscriptions in the Chiang Mai Museum*, 2000].
— เล่ม ๕ : *จารึกในพิพิธภัณฑ์ฯ น่าน และจารึกเมืองน่านที่น่าสนใจ* (๒๕๔๔) [vol. 5 : *Inscriptions in the Nān Museum and other Nān Inscriptions*, 2001].
— เล่ม ๖ : *จารึกในพิพิธภัณฑ์ฯ เชียงแสน ภาคที่ ๒* (๒๕๔๖) [vol. 6 : *Inscriptions in the Chiang Sän Museum, part II*, 2003].
— เล่ม ๗ : *จารึกในจังหวัดลำปาง* (๒๕๔๗) [vol. 7 : *Inscriptions in the Lampāng Province*, 2004].
— เล่ม ๘ : *จารึกในจังหวัดเชียงใหม่* (๒๕๔๗) [vol. 8 : *Inscriptions in the Chiang Mai Province*, 2004].
— เล่ม ๙ : *จารึกในจังหวัดแพร่* (๒๕๔๘) [vol. 9 : *Inscriptions in the Phrae Province*, 2005].
— เล่ม ๑๐ : *จารึกในจังหวัดเชียงใหม่ ภาค ๒* (๒๕๔๘) [vol. 10 : *Inscriptions in the Chiang Mai Province*, part II, 2005].
— เล่ม ๑๑ : *จารึกในจังหวัดเชียงใหม่ ภาค ๓* (๒๕๔๙) [vol. 11 : *Inscriptions in the Chiang Mai Province*, part III, 2006].
— เล่ม ๑๒ : *จารึกในจังหวัดเชียงใหม่ ภาค ๔* (๒๕๕๐) [vol. 12 : *Inscriptions in the Chiang Mai Province, part IV*, 2007].
— เล่ม ๑๓ : *จารึกในจังหวัดเชียงราย* (๒๕๕๑) [vol. 13 : *Inscriptions in the Chiang Rai Province,* 2008].
— เล่ม ๑๔ : *ศิลาจารึกในสมัยพระเจ้าติโลกราช* (๒๕๕๒) [vol. 14 : *Stone Inscriptions in the reign of King Tilōkarāja*, 2009].
— เล่ม ๑๕ : *จารึกเมืองเชียงตุง ภาคที่ ๑* (๒๕๕๖) [vol. 15 : *Inscriptions of Chiang Tung*, part I, 2010].

ประชุมศิลาจารึก ภาคที่ ๗ : ประมวลจารึกที่พบในประเทศไทยและต่างประเทศ [*Corpus of Inscriptions*, part 7, *A Compilation of Inscriptions found in Thailand and Neighbouring Countries*], วินัย พงศ์ศรีเพียร : บรรณาธิการ, คณะกรรมการชำระประวัติศาสตร์ไทยฯ สำนักเลขาธิการนายกรัฐมนตรี, กรุงเทพฯ, ๒๕๓๔, [Phongsiphian, Winai ed, Bangkok, 1991].

ฮันส์ เพนธ์ [PENTH, Hans], *คำจารึกที่ฐานพระพุทธรูปในนครเชียงใหม่* [Inscriptions on Buddha Figures from Chiang Mai], คณะกรรมการจัดพิมพ์เอกสารทางประวัติศาสตร์ สำนักนายกรัฐมนตรี, กรุงเทพฯ, ๒๕๑๙ [Bangkok, 1976].

2. Sources en langues européennes

BUCHMANN, Marek, *Northern Thai Stone Inscriptions (14th-17th Centuries) - Glossary*, Wiesbaden, Abhandlungen für die Kunde des Morgenslandes, Band 73.1, Harrassowitz Verlag, 2011, 307 p.

—, *Northern Thai Stone Inscriptions (14th-17th Centuries) - Catalogue*, Wiesbaden, Abhandlungen für die Kunde des Morgenslandes, Band 73.2, Harrassowitz Verlag, 2012, 168 p.

—, *Northern Thai Stone Inscriptions (14th-17th Centuries) - Grammar*, Wiesbaden, Abhandlungen für die Kunde des Morgenslandes, Band 73.3, Harrassowitz Verlag, 2015, 68 p.

CŒDÈS, George, *Recueil des inscriptions du Siam – Première partie : inscriptions de Sukhodaya*, Bangkok, Bibliothèque Nationale Vajirañāṇa, Bangkok Time Press, 1924, 175 p.

EADE, J.-C., *The Thai Historical Record – A Computer Analysis*, Tokyo, The Toyo Bunko, 1996, 265 p.

GAGNEUX, Pierre-Marie, *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne d'après l'épigraphie du royaume de Vientiane (XVe-XIXe siècles)*, thèse de doctorat EPHE, Paris, 1975, 521 p.

II. CRITIQUE

CŒDÈS, George, « Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental », *BEFEO*, n° XXV-1, 1925, pp. 1-201

GRABOWSKY, Volker, *Bevölkerung und Staat in Lan Na – Ein Beitrag zur Bevölkerungsgeschichte Südostasiens*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2004, 609 p.

—, « Population and state in Lan Na prior to the mid-sixteenth century », *JSS*, vol. 93, 2005, pp. 1-68.

GRISWOLD, A.B., *Dated Buddha images of northern Siam*, Artibus Asiae, Ascona, 1957, 97 p., 57 pl.

GRISWOLD, A.B. & Ṇa NAGARA, Prasert, *Epigraphic and Historical Studies*, Wiesbaden, The Historical Society, 1992, 821 p.

JAYAWICKRAMA, N.A. (trad.), *The Sheaf of Garlands of the Epochs of the Conqueror*, London, Pali Text Society, 1978, 235 p.

LAGIRARDE, François, « Narratives as Ritual Histories: The Case of the Northern-Thai Buddhist Chronicles », [*in*] SKILLING, Peter & MC DANIEL, Justin eds, *Buddhist Narratives in Asia and Beyond*, Bangkok, Institute of Thai Studies, Chulalongkorn University, vol. 1, pp. 83-94.

—, « Thailand Historiography », [*in*] SILK, Jonathan A. *& al.,* eds, *Brill's Encyclopedia of Buddhism*, tome 1, Leiden, 2015, pp. 792-799.

—, « Facts and Figures about the Buddhist Historiography of Lanna, its Material Culture and its Production », [*in*] SKILLING, P. & MCDANIEL, J., eds., *Imagination and Narrative: Lexical and Cultural Translation in Buddhist Asia*, Chiang Mai, Silkworm Books, 2017, pp. 265-286.

LORRILLARD, Michel, « Notes sur l'historiographie lao », *BEFEO*, vol. 86, 1999, pp. 219-232.

—, « Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao », *BEFEO*, vol. 90-91, 2003, pp. 289-348.

—, « Insights on the Diffusion of Lao Buddhism », [*in*] LAGIRARDE, F. & KOANATHAKOOL, P.C., eds., *Buddhist Legacies in Mainland Southeast Asia*, Études thématiques, n° 19, 2006, pp. 139-148.

—, « Écritures et histoire : le cas du Laos », *Aséanie*, n° 22, 2008, pp. 63-84.

—, « Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos », [*in*] GOUDINEAU, Y. & LORRILLARD, M. (eds.), *Recherches nouvelles sur le Laos*, Études thématiques n° 18, EFEO, Vientiane - Paris, 2008, pp. 113-181.

—, « Vientiane et le Mékong : situation de la ville dans l'espace régional et la longue durée », [*in*] CLÉMENT-CHARPENTIER, S. *& al*. (eds.), *Vientiane, architectures d'une capitale – Traces, formes, structures, projets*, Paris, Les cahiers de l'Iprauss, éd. *Recherches*, 2010, pp. 33-50.

—, « La plaine de Vientiane au tournant du second millénaire : données nouvelles sur l'expansion des espaces khmer et môn anciens au Laos (II) », *BEFEO*, vol. 100 (daté 2014), 2016, pp. 38-107.

—, « Early Buddhism in Laos: Insights from Archaeology », [*in*] SKILLING, P. & MCDANIEL, J. (eds.), *Imagination and Narrative : Lexical and Cultural Translation in Buddhist Asia*, Chiang Mai, Silkworm Books, 2017, pp. 231-264.

—, « Research on the Inscriptions in Laos: Current Situation and Perspectives », [*in*] PERRET, D. ed., *A Panorama of Epigraphy in Southeast Asia,* EFEO (sous-presse).

LORRILLARD, M ; KINOANCHANH, K. & SIRIVONGSA, K., *Recueil des inscriptions sur stèle du royaume lao du Lān Xāng* (en cours de publication).

ONGSAKUL, Sarasawadee, *History of Lan Na*, Chiang Mai, Silkworm Books, 2005, 342 p.

PENTH, Hans, « On the History of Thai Scripts », Bangkok, Siam Society, (texte ronéotypé d'une conference), 1986.

—, *Bulletin of the Archives of Lan Na Inscriptions* (5 vol.), Chiang Mai University, 1982-1993.

—, « The Date of the Bang Sanuk Inscription », *JSS*, vol. 84-2, 1996, pp. 5-16.

—, « On Rice and Rice Fields in Old Lān Nā – Texts, Translations, Interpretations », *JSS*, vol. 91, 2003, pp. 90-188.

WYATT, David K., « Chronicle Traditions in Thai Historiography », [*in*] COWAN, C.D & WOLTERS, O.W. (eds.), *Southeast Asian History and Historiography, Essays Presented to D.G.E. Hall*, Ithaca, Cornell University Press, 1976, pp. 107-122 — republié dans WYATT, David K., *Studies in Thai History*, Chiang Mai, Silkworm Books, 1994, pp. 1-21.